

Les marques du passé

Robert Benoit (1969)

Comment collationner des souvenirs devenus lointains en leur redonnant couleur et vie ? Et quelle cohérence trouver à ces quatre années, 1969-1973, si riches en événements, eux-mêmes si divers et si marquants ? À chaque moment sa couleur, son timbre, son thème.

Délivrance, juillet 1969

La liste lue à la porte de Valois, d'une voie hésitante par Labroue, puis affichée. « Benoit » : homonymie, hésitation sur le prénom, puis confirmation. Le soulagement et la délivrance précédaient en fait ce moment : boursier, je ne pouvais cuber mais une admissibilité à l'un des deux concours présentés suffisait à m'ouvrir la porte des IPES. Admissible à l'ENSET puis à Saint-Cloud, mon avenir d'étudiant, d'apprenti historien, était déjà assuré.

L'intégration à Saint-Cloud (malgré un oral catastrophique) achevait donc de combler mes ambitions les plus déraisonnables. Le gîte et le couvert (Pozzo) me sont promis pour quatre ans, jusqu'à l'agrégation et même au-delà. L'engagement décennal, je le signe sans barguigner et le respecterai.

Cela m'assure l'accès à une profession que mon histoire familiale désignait comme respectable, mais presque inaccessible. Grands-parents immigrés d'Italie et analphabètes, mère et père titulaires du certificat d'études primaires : la perspective du professorat n'avait pour moi rien d'indigne. Une de mes sœurs avait d'ailleurs ouvert la voie dix ans auparavant.

Joie, automne 1969

Septembre : installation à Pozzo, inscription à Nanterre, accueil de la promo (Lettres et Sciences) par Butterlin, discours sobre, présentation de l'ordinateur de l'ENS (une machine IBM 1130 qui occupe une grande partie du sous-sol de Valois et que je croiserai à nouveau, plus tard), prise de contact avec les promos précédentes. Premiers salaires : ouvrir un compte en banque (je suis mineur...), passer le permis de conduire, acheter une « deux chevaux » d'occasion et aussi des bouquins (mes premiers Pléiade : Stendhal et Marx), des disques, des fringues...

Et puis en octobre, LE voyage : historiens et géographes à la recherche du Roman auvergnat sous la houlette de Biget. Beaucoup plus qu'un voyage de promotion, autre chose qu'un rituel initiatique : une déambulation festive et studieuse ; la rencontre et la fréquentation de semblables (des *homoïoi* dirait Lévêque), sous l'égide d'un aîné bienveillant. Une cohorte uniquement masculine, ce qui explique (et excuse ?) quelques entorses à la bienséance, autant de prises de libertés et d'écarts à la norme.

Au centre du dispositif, Biget. Sa silhouette dense et souple, sa voix puissante et enveloppante : il crée le groupe que nous formons. Son verbe fort et précis convoque l'attention mais autorise la distraction momentanée. L'abondance et la pertinence du savoir, produit d'un travail qui se fait oublier, l'apparente improvisation : autant d'éléments d'une pédagogie pratique qui participent de la leçon délivrée.

Une église d'Auvergne (disons Saint-Nectaire), un automne frisquet et nébuleux, des chaussures qui prennent l'eau, des habits qui prennent l'air, la voix ronde et chaude de Biget. Et nous qui, à l'exemple de quelques anciens, dont il faut taire le nom, prenons nos distances, nous permettons de chahuter, de froncer, de blaguer. L'indulgence du maître qui ne bronche pas, la bienveillance tranquille de celui qui, sûr de son savoir, fait le pari optimiste de l'autorité sans autoritarisme.

Cette leçon de pédagogie concrète me servira de viatique quand j'aurai à affronter des auditoires réputés difficiles : collégiens de trois collèges successifs, collègues professeurs préparant CAPES ou Agrégation, khâgneuses et khâgneux. Ne rien imposer que ce qui s'impose naturellement : un art difficile mais nécessaire.

Liberté (libertés), hiver 1969-printemps 1972

Pozzo : un espace ouvert à tous les vents ; vents d'Est dominants (« l'Orient est rouge »). Le nouveau et le vieux Pozzo transformés durablement en « zone libérée », refuge pour les tricards, les passants, les venants, les revenants. Le sous-sol et ses ronéos qui tournent jour et nuit. Mao et ses enfants perdus ; et ceux qui, finalement, ne se perdront pas.

Les tracts pour Renault Billancourt, pour Citroën Javel, pour Unic Puteaux, pour les chantiers de La Défense. Des tracts pour les bidonvilles et les travailleurs au black. Des tracts pour dénoncer les magouilles de Ceccaldi-Reynaud, maire de Puteaux associé à Péretti maire de Neuilly, tous deux futurs parrains de Sarkozy. Collages à la nuit noire, les hommes de main de Ceccaldi, l'équipe de couverture pour les moins costauds (j'en suis), l'équipe de choc pour aller au contact (camarades de l'École et militants extérieurs).

Cette expérience de compagnon de route de la GP (Gauche Prolétarienne) s'interrompt au printemps 1972 : meurtre et obsèques de Pierre Overney, vie en couple avec Mireille et l'agrégation qu'il faut préparer. Cette expérience politique de mise en œuvre de libertés concrètes, conquises et à conquérir, de libertés partielles et fragiles, toutes constitutives de la Liberté (concept), me sera précieuse au moment où, soldat de deuxième classe au 39^e RI, j'en serai privé de longues semaines durant.

Le paradoxe est là : l'usage de mes libertés, jugé excessif par les autorités étatiques, m'a valu fichage et surveillance (merci Marcellin, merci Poniowski). L'État policier a la mémoire longue et cela me vaudra de fréquents contrôles, autant de rappels à l'ordre. Je serai ainsi interdit de Coopération quand il me faudra accomplir mes obligations militaires : pas de poste à Porto, à Oran ou à Beyrouth, comme envisagé avec les Affaires étrangères, mais le 39^e RI de Rouen puis le 4^e Dragons d'Orléans (piquant pour un Cévenol !) comme imposé par la DST et la SM. Le départ précipité du 39^e RI à la Noël 1975 est causé par l'apparition inopinée de tracts dans le casernement (les comités de soldats ne plaisent pas à Chirac, alors Premier ministre).

Travail, une année de labeur, 1971- 1972

Mais avant cela il a fallu « passer l'agrég ». Ma génération ne se pose pas la question du boycott et n'étant d'aucune façon un « héritier », il me faut d'abord gagner ma vie.

J'ai déjà dit la densité du discours du maître, la précision de sa parole, la sûreté de son érudition. Cela se vérifie, à grande échelle, pendant l'année de préparation à l'agrégation. Nos préparateurs excellent. Pierre Lévêque sur la Grèce archaïque : en première et deuxième année il nous avait déjà nourri de belle façon et, cette année-là, son érudition flamboyante est d'autant plus appréciable qu'il est au jury.

Biget sur le monde foisonnant des marchands (et des villes) aux XIV^e et XV^e siècles : son cours d'une redoutable solidité est complété par un extraordinaire voyage *in situ* (Florence, Sienne, Ravenne...). J'ai longtemps conservé (et utilisé) les notes prises alors ; seule la fin de mon enseignement d'histoire médiévale, il y a onze ans, m'a convaincu de m'en séparer (mais j'ai conservé le cours de paléographie médiévale).

Hervé sur l'Angleterre des Stuart et Berstein sur la France (très) contemporaine complètent cette équipe de choc. À cela s'ajoutent les interventions de conférenciers extérieurs et la collecte et la diffusion des notes prises par nos envoyés spéciaux aux cours de la Sorbonne et de Nanterre. Chargé de cette collecte, de la frappe des notes par une secrétaire très indulgente et du foliotage des polycop, je me souviens de longues soirées, dans notre bibliothèque du 3^e étage, consacrées à l'agrafage des cahiers. Nous avons décidé de tirer à trente et quelques, et d'ouvrir ce service aux auditeurs et auditrices libres ainsi qu'à d'autres camarades extérieurs à l'École. En ce temps-là l'administration de l'École n'avait pas grand-chose à nous refuser ...

Cas particulier : Jacques Bertin, maître auxiliaire d'histoire-géographie, licencié à la demande du proviseur d'H IV (avec lequel j'avais eu moi-même quelques mots, comme khâgneux, en 1968-69). Jacques avait autorisé ses élèves de première à sécher son cours pour se rendre à une manifestation. Nous avons intégré ce « vieux » Jacques à notre groupe et Bertin fut admissible. Collé à l'oral (malgré nos tentatives, peu avouables, pour pallier ses défaillances en géographie) il obtint néanmoins le CAPES et put ainsi réintégrer, par la grande porte et comme titulaire, l'Éducation nationale.

Ce travail collectif, très conséquent, soigneusement organisé, ne laisse que peu de doutes sur les résultats attendus : l'agrégation dans ces conditions n'est pour nous qu'une formalité. La liste affichée en Sorbonne, un soir de juillet 1972, au pied de l'escalier C, fut à cet égard sans surprises.

« Report d'intégration », 1973

La quatrième année que le ministère m'accorda fut consacrée à « la recherche » c'est-à-dire à un DEA qui m'éloigna de la médiévale et de Biget. Contemporanéiste de vocation, je me rapprochais du labo de sociolinguistique de l'École (+ CNRS) dirigé par des littéraires et des linguistes, mais qui, à la suite de son fondateur (Wagner) et de son directeur (Tournier),

penchait fortement du côté de l'histoire y compris l'histoire du temps présent (corpus des tracts de Mai 68, CFDT). J'intégrai donc une équipe du labo qui centrait son attention sur l'évolution du vocabulaire du PCF et de la III^e Internationale. Cette année fut consacrée à la constitution de mon corpus autour des congrès du PCF de 1932, 1936 et 1945 : travail de collecte des textes puis numérisation (cartes perforées nourrissant la machine, la 1130 déjà croisée). Puis dialogue avec linguistes et informaticiens (Pierre Lafon). Travail excitant mais correspondant peu aux attentes académiques, en l'occurrence celles de Jacques Droz qui reçut assez froidement la présentation de mon projet de recherche, trop linguistique pour être vraiment historique. Au demeurant j'abandonnais l'ambition de produire rapidement une thèse de 3^e cycle puis d'entreprendre une très improbable carrière universitaire (disparition brutale des perspectives de recrutement). Je poursuivrai néanmoins ma recherche (histoire du discours du PCF) en compagnie de René Galissot et de Denis Peschanski : deuxième colloque de lexicologie politique de Saint-Cloud, création de la revue *MOTS* (CNRS - Sciences Po). Tant que je pus vivre à Paris, je fréquentais assidûment les séminaires de la Maison des Sciences de l'Homme (Raspail) et sa salle d'ordinateurs (souterraine et inondable). Mais le grand écart entre public de collégiens de grande banlieue et séminaires de recherche est difficile à tenir sur la durée. D'autant que, ne pouvant suivre le rythme d'augmentation des loyers parisiens, je sollicitais en 1978 une mutation « à l'aveugle » (tout poste...) ce qui nous (ma famille et moi) projeta en grande banlieue de Nice. Les allers-retours entre la gare de Cannes et le métro Vavin n'eurent qu'un temps... Dernière publication en 1985.

Ne pas croire néanmoins que l'empreinte bigétienne ait alors disparu. Certes, je ne retrouverai l'enseignement de l'histoire médiévale que beaucoup plus tard, en formation complémentaire pour PEGC puis, régulièrement, en hypokhâgne et khâgne, mais l'image forte de Biget m'a constamment accompagné.

Dernière leçon (*exemplum*) retenue du bonhomme : au cours de sa longue « carrière » Biget a su donner priorité à son enseignement, à ses étudiants, à son rôle de transmetteur, au risque de sacrifier parfois son chantier de recherche ; un choix rare, généralement peu goûté de l'Université et des universitaires.

Merci pour cela aussi.

Robert Benoit

- Naissance en avril 1950 à Marseille.
- Scolarité primaire : école de la rue de la Paix à Marseille et de la rue Picpus à Paris (1956-1960).
- Scolarité secondaire : Lycée Charlemagne, Paris (1960-1967).
- Hypokhâgne et khâgne : Lycée Henri IV, Paris (1967-1969).
- Études universitaires : Sorbonne, ENS Saint-Cloud, Université de Nanterre, Sorbonne (1967-1974).
- Agrégation d'histoire et de géographie, 1972.
- Chercheur associé au CNRS Unité de recherche « Lexicologie et textes politiques » ILF-

Saint-Cloud (1972-1981)

– Professeur aux collèges Romain Rolland de Sartrouville (78), Joseph Pagnol de Saint-Laurent du Var (06), Canteperdrix de Grasse (06) ; aux lycées Amiral-de-Grasse à Grasse, Jacques Audibert à Antibes, Bonaparte puis Dumont-d'Urville à Toulon, Champollion à Grenoble, Paul Cézanne à Aix-en-Provence.

– À partir de 1984, mon service d'enseignement comprend une partie dispensée en formation continue (principalement CAPES et agrégation internes) ou en service détaché auprès des Archives départementales.

– À partir de 1990 j'ai enseigné en CPGE : prépa HEC puis khâgne Saint-Cyr, puis khâgne Ulm, puis khâgne Lyon.

- Mon professorat prend fin en septembre 2010.

Les publications auxquelles mon nom est attaché n'ont que peu d'importance.



Châtaigneraie cévenole et râteau queyrassin (2020)